

La rihla et sa place dans la culture de l'Islâm par Dr. Sari Djilali*



L'approche proposée est intimement liée à l'environnement socio-historique et culturel, afin d'en souligner à la fois la dynamique et l'originalité d'un genre nouveau ayant enrichi le patrimoine arabo-musulman et en passe de traverser une nouvelle ère, à la suite de la consécration de l'auteur de la *Rihlat Ibn Fattum* (1983), Nadjib Mahfoudh le premier lauréat du prix Nobel de littérature d'expression arabe.

Sans conteste, depuis le modèle - type d'Ibn Djoubair de 578 à 581 / 1183-1185, ce genre littéraire nouveau a enrichi le patrimoine littéraire arabo-musulman. Quant à l'apport de l'Algérie en la matière, les deux exemples retenus à titre d'illustration, la *Rihla* d'Ibn Msaïb et la *Rihla* d'Al-Warithilâni, représentent avant tout un intérêt socio-culturel et historique de contrées très représentatives de l'Algérie profonde à sept décennies de l'agression coloniale française, d'autant qu'il s'agit de contrées très peu élucidées.

Approche générale.

Si littéralement et étymologiquement le terme de *rihla* ne laisse planer aucune confusion possible, il importe de le cerner dans son véritable contexte. Suivant la lexicologie, la racine (رحل) et nombre de ses dérivés indiquent le déplacement, le mouvement et la mobilité en général, soit le mouvement de personnes ou de groupes d'un lieu vers un autre. L'un des substantifs, soit (رحل) *rahl* concerne tout ce que porte le chameau sur son dos, soit la selle ainsi que la charge représentant les provisions si indispensables durant les déplacements.

Quant au substantif (رحلة) *rihla*, il précise la destination à atteindre, soit le voyage et par voie de conséquence, le récit proprement dit. Selon I.R.Netton (1995, VIII :546), le mot *rihla* connote l'acte de seller un chameau et par extension un périple. Et d'ajouter que *rahhal* correspond à peu près à la notion de « globe-trotter », une personne parcourant le monde. Or comme la mobilité tendait à se confondre avec le seul moyen de déplacement d'alors, soit le chameau, la terminologie adoptée se confond pratiquement avec le genre de vie imposé par le climat ambiant, le climat désertique, voire hyperaride, soit la vie bédouine dont les habitants se

nomment (رحل) *rouhhal*. Du reste, l'un des dérivés proches était encore utilisé au XIX^e siècle dans les campagnes algériennes dans un contexte historique bien déterminé selon Mostefa Lacheraf (1998 : 13).¹

Quoiqu'il en soit, les dérivés de la racine apparaissent quatre fois dans le Coran : à trois reprises en désignant : (رحالهم) « *sac de bât* » (12, 62, 70 et 75) et dans un cas des voyages effectifs, soit la forme de *rihla* (رحلة الشتاء) (106 : 2) un verset relatif à un événement historique, précisément pré- islamique.²

En conséquence, il s'agit bel et bien de voyages, en fait de voyages motivés si l'on se réfère à l'un des hadiths sacralisant la propension au voyage, pas seulement à l'envie de voir d'autres contrées et de découvrir des espaces peu ou pas connus, mais aussi et surtout pour s'informer, apprendre donc pour s'instruire, soit la finalité recommandée par le Prophète à tous les croyants sans exclusive, en leur enjoignant de rechercher la science fût-elle en Chine, d'autant qu'un autre hadith va dans le même sens, en l'explicitant davantage à partir d'une formulation plus saisissante, de surcroît percutante pour tous les fidèles : « *Recherchez la science du berceau à la tombe* », soit de la prime enfance jusqu'au dernier souffle de la vie.

Bien plus, l'illustration d'ordre pratique quoique assez générale est à rechercher expressément dans l'un des cinq piliers de l'Islâm, soit celle ayant trait au pèlerinage à la Mecque. Plus qu'un stimulant, une obligation à respecter une fois les conditions requises, au surplus en offrant de

¹Lacheraf M (1998 : 13) fait état du dérivé «*marhoul*» relevé auprès de son père en 1940 à propos des circonstances de la naissance de son grand-père remontant à 1844 «*dans ce camp volant*» à kef Afoul dans Al-Hodna, soit au cours d'incursions des forces françaises d'occupation, entraînant les déplacements forcés des habitants : un terme bédouin tombé en désuète à cette date. Le sens général du terme implique à la fois le changement de lieu de résidence et la marche en groupe cohérent, précise – il.

² Voici le verset en question : «*de leur pacte, le voyage d'hiver et d'été*». Il est ainsi commenté par Mohammed Hamidullah (1985 : 822-823) : «*Le voyage d'hiver... Vers l'an 467 après JC, les Mecquois avaient obtenu des chartes de la part de l'empereur byzantin, l'empereur persan, le Négus abyssin et le roi himyarite du Yémen, permettant de fréquenter ces pays et y mener des caravanes de commerce. Cela transforma l'économie du pays et créa une hégémonie des Mecquois sur de grandes parties de l'Arabie, déjà avant l'Islâm*».

nombreuses opportunités, avant, pendant et après le séjour dans les deux villes saintes, en conséquence, une motivation continuellement soutenue.

C'est ainsi qu'à l'aller comme au retour et au cours de certaines haltes bien déterminées coïncidant avec des centres rayonnant de cultures et de savoir, les pèlerins en profitent pour se ressourcer, s'informer et apprendre dans le recueillement. Bien plus, certains sites et haltes, jouissant d'une renommée avérée, attirent et fixent momentanément les pèlerins. Il en est ainsi pour les Maghrébins de ces célèbres zâouïas, disséminées à travers le long parcours ainsi que de prestigieuses Universités, à l'instar notamment de la Zitoûna de Tunis, d'Al-Azhar au Caire... En revanche, à la Mecque et à Médine, durant tout leur séjour, les pèlerins en profitent pour écouter de nombreuses interventions présentées par d'illustres Oulamâ de l'Islâm, procéder à de fructueux échanges, en raison de la présence d'éminentes personnalités du monde des lettres et des sciences, venues de diverses contrées lointaines.

Incontestablement, par ses préceptes et sa finalité, l'Islâm repositionne les croyants dans leur espace, non seulement en leur recommandant de s'instruire constamment, mais aussi de se déplacer partout à cet effet, aussi bien vers les centres de culture et de savoir que vers la Mecque et dans ce cas une fois au moins durant leur existence. De telles opportunités et recommandations ont tissé durablement des réseaux terrestres structurés, des routes commerciales et de savoir en élargissant et enrichissant sans cesse le monde musulman sur le double plan matériel et spirituel, des routes drainant non seulement diverses denrées exotiques, mais aussi des manuscrits, beaucoup de manuscrits, jusqu'aux marches du désert africain. Tombouctou est l'exemple édifiant, recelant une gamme diversifiée du patrimoine arabo-musulman. Citons, à titre de curiosité, ce manuscrit andalou de grande valeur, le premier du genre dans le domaine de la critique des textes littéraires arabes anciens et qu'on croyait perdu à jamais. Il s'agit de l'œuvre d'Al-Randi, découvert seulement vers les années 1930 par un lettré algérien, Ahmed Benhamouda (Mostefa Lacheraf, 1998 : 83-84).

Un genre littéraire nouveau.

Tout en s'apparentant à la fois aux écrits historiques et géographiques, la *rihla* n'en diffère pas moins en devenant plutôt un genre littéraire destiné à un large public.

En effet, en se développant avec pour mobile ou prétexte initial le pèlerinage, la *rihla* s'est forcément inscrite dans le sillage des *massâlik wal- mamâlik*, soit l'œuvre correspondant à l'apogée abbasside, saisie dans toute la vitalité de son commerce et de sa culture, comme le fait observer A.Miquel (1975 : 272). C'est, en effet, l'œuvre initiée par Kourdadbih (280-893) et poursuivie inlassablement par une pléiade de géographes. Historiquement, c'est aussi l'œuvre confondue avec le IV^e / X^e siècle.

« La géographie des massâlik peut maintenant se définir par tous ses traits fondamentaux : c'est une géographie réfléchie, en ce sens qu' elle est consciente d'elle-même et de son sujet, qui est l'Islâm, une géographie humaine totale, parce qu' elle traite de tout ce qu'elle estime intéresser l'étude de l'homme sur son sol, une géographie concrète, vécue dans l'aventure et rapportant en définitive la majeure part de ses données à l'observation directe ; et enfin elle ne sépare pas l'enregistrement de ces données de la possibilité de les transmettre, une géographie rédigée. »

Dans de telles conditions, la *rihla* ne peut emprunter des sentiers déjà battus. Apparue tardivement après l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane, elle ne peut prétendre à aucune spécialisation. En conséquence, *« elle doit être regardée et utilisée comme un genre littéraire comparable à d'autres »*, conclut I.R. Netton (1995, VIII : 546). Le représentant archétype du genre est bien l'Andalou Ibn Djoubair (540-614 / 1145-1217) qui a entrepris un grand circuit de 578 à 581 / 1183-1185, puis de nouveau un deuxième, puis un troisième. Cependant seul le premier a donné lieu à un récit qui a fait l' objet de nombreuses analyses par les orientalistes, depuis le milieu du XIX^e siècle, Amari (1846) jusqu'à I.R. Netton (1993) au XX^e siècle.

S'agissant de la *rihla* d'Ibn Batouta (703- 770 / 1304 – 1377), c'est de loin la plus dense et la plus riche, en raison d'un périple exceptionnel, entrepris de Tanger, ville natale de l'extraordinaire voyageur, jusqu'en Chine, soit à travers de nombreuses contrées durant de longues années (de 725/ 1325 à 754/1353). C'est le type même du globe-trotter (جوال).

Toutefois, le récit a été rédigé en 756 /1356 sous sa dictée par le lettré Ibn Djouzayy (693-756H/1321-1355).

Cependant nous nous limitons à l'œuvre pionnière en la matière en raison de son intérêt historique d'autant que l'œuvre d'Ibn Batouta n'est pas exempte d'imprécisions, ni de compilations (Sourdel - Thomine (1975, III : 758- 759) .

La rihla d'Ibn Djoubair.

Bien avant d'entamer son circuit dans des circonstances bien déterminées, Ibn Djoubair entretient d'intenses relations avec le gouverneur almohade de Grenade, Aboû Saïd Othmân Ben Abd-al-Moumin, en devenant son secrétaire particulier. De plus, il s'est distingué par une oeuvre littéraire féconde, prose et poésie confondues, grâce à une solide culture acquise dans cette cité célèbre par le développement de la papeterie, soit Xativa (Chatiba) située dans l'arrière - pays immédiat de Valence.¹ Or en décidant d'effectuer sa première *rihla*, c'est avant tout pour se racheter de ses péchés.

A cet effet, il quitte Grenade le 19 chawwâl 578 / 15 février 1183 à Ceuta, via Tarifa et s'embarque, pour Alexandrie sur un navire génois, en passant par la Sardaigne, la Sicile et la Crête, en observant et en prenant beaucoup de notes durant son trajet. Cette traversée a duré un mois. D'Alexandrie, il se rend au Caire, puis en Haute Egypte. Il traverse la Mer Rouge et débarque à Djedda. Durant son séjour de neuf mois à la Mecque, il accomplit les prescriptions du hadj . Il visite Médine et traverse le désert jusqu'à Koufa, Bagdad ainsi que la ville septentrionale, Mossoul. De là, il retourne en Arabie, mais ne peut résister à la fascination d'Alep, la métropole irrésistible de Syrie ainsi qu'aux splendeurs du Mont Liban, jusqu'à Akkad, après un détour à Damas....

Au terme de ce périple très riche, il réembarque à Acre, sur un navire jugé trop petit, en ne s'assurant pas de l'état du bâtiment,

¹ La ville doit son appellation même à la célébrité de ce produit. Du reste, lors de notre visite en 1998, nous avons pu observer une exposition retraçant ce passé prestigieux, alors que les terres proches, celles de l'arrière - pays de Valence, constituent un autre témoignage toujours vivant qu'exprime à merveille le fonctionnement du système d'irrigation, soit la huerta éponyme (Valence).

contrairement aux précautions prises par Ibn Batouta. En revanche, il a insisté sur la grandeur du navire qui le ramène à Messine, soit une nef pouvant charger mille passagers, voire plus, selon A. Gateau (1949 : 298) : « *haut comme une muraille..., malgré quoi, les vagues le ballottaient comme un rameau flexible.* »

Par ailleurs, il convient de noter qu'Ibn Djoubaïr note jour après jour le récit en décrivant les pays traversés, en rapport avec une foule de renseignements sur les populations observées, en constituant « *une source précieuse pour l'histoire des Croisades, les conditions de la navigation en Méditerranée au Moyen Age, la situation politique et sociale des régions parcourues, le pèlerinage à la Mecque* », souligne Ch. Pellat (1975, III : 778).

Et de préciser :

« *première en date, l'une des mieux réussies (du) genre, elle a servi de modèle à bien d'autres pèlerins et nombreux sont les auteurs postérieurs qui y ont puisé sans vergogne* » (Ch. Pellat, 1975, III : 778).

Suivant le même auteur, la narration de certains passages s'apparente à celle des reporters modernes car, dit-il, « *il est habile à saisir les traits pittoresques et caractères d'une foule animée, son style coloré et simple donne à sa relation une allure toute moderne* ».

Quant au texte intégral de la *rihla*, il n'a été publié qu'en 1852, à Leyde, par W. Wright, puis repris et amendé par J.M. de Goeje en 1907. C'est cette dernière qui a servi de base à une mauvaise édition égyptienne au Caire 1326/ 1908, mais H. Nassar en a donné une bien meilleure (Le Caire, 1374/ 1955). Depuis, on compte trois traductions : en italien par C. Shiapparrelli (Rome, 1906), en anglais par Broadhurst (Londres, 1952) et en français par M. Gaudefroy- Demonbynes (Paris, 1949-1956, 3 volumes).

L'apport de l'Algérie.

De valeur inégale et d'orientation différente, mais contemporains tous les deux et remontant au XI^e / XVIII^e siècle, les deux récits suivants sont enrichissants à plus d'un titre, en donnant au genre *rihla* une tout autre tonalité, d'autant que les auteurs, en l'occurrence Ibn Msaïb et Al-Warhilâni, expriment par excellence deux réalités socioculturelles différentes, mais non moins complémentaires de l'Algérie d'alors.

D'origine andalouse, le premier, « *le poète-musicien de la cité* », suivant l'heureuse formulation d'El-Hassar Benali (2003 : 85-88), Ibn Msaïb a vécu à Tlemcen. Incontestablement, c'est l'exemple - type d'une citadinité jalousement cultivée et perpétuée par l'ancienne capitale du Maghreb central, en dépit de sa déchéance, consécutive tour à tour, à la perte irrémédiable de l'or transsaharien et l'avènement de la Régence d'Alger (1518). En revanche, Al-Warhilâni est originaire de la Petite Kabylie, une région des plus pittoresques de l'Algérie profonde, de surcroît fortement attachée à la piété et à la dévotion. Assurément, il représente le modèle de ces marabouts tant vénérés, aussi bien de leur vivant que longtemps après leur décès.

La rihla d'Ibn Msaïb.

Cette *rihla* est singulière à la fois par le fond et la forme. En fait, il s'agit d'un poème suivant le genre *malhoïn* retraçant brièvement mais en précisant les différentes étapes parcourues. C'est ainsi qu'en dehors d'annotations se rapportant aux principales étapes parcourues, il est question essentiellement de piété, de dévotion et d'adoration (voir le texte en annexe). Du reste, le titre, l'évoque annonçant l'objectif à atteindre, soit l'indication expresse du lieu de départ et la destination à atteindre impérativement: « *l'itinéraire de Tlemcen à la Mecque* » (Bencheneb, 1900 : 261-282).

En effet, cela résulte avant tout de l'itinéraire propre à l'auteur. C'est l'un des célèbres poètes-chanteurs de l'ancienne capitale du Maghreb central, héritière jalouse du patrimoine musical arabo-musulman, du reste, largement revalorisé en Andalousie. Assurément un chanteur de talent¹ « *au style simple, noble et sévère* », fait observer Mohammed Bencheneb (M, 1900 : 261).

Aussi s'est-il consacré à la fin de sa vie à la foi et à l'observation scrupuleuse des prescriptions religieuses, conformément aux vœux de tous les fidèles recherchant ardemment la clémence et la miséricorde divines. C'est donc à la suite de l'accomplissement du hadj que nous devons cette *rihla*, bien qu'elle en diffère radicalement par la forme. Cela apparaît

¹ Il y a lieu de citer un autre auteur contemporain, Mohammed Ben Triki qui a composé lui aussi un autre itinéraire de Tlemcen à Médine, mais qui est loin d'avoir atteint la même notoriété, alors qu'El Hassar (2003 : 81-83) insiste sur sa virtuosité.

nettement dès l'introduction, en focalisant l'attention sur l'objectif impératif à atteindre : le recueillement tant espéré dans les villes saintes : « *O colombe, dirige-toi vers Taïba (Médine) et salue celui qui y demeure* ».

Il en va de même des quatre vers suivants, en insistant sur la principale préoccupation du futur pèlerin. Puis, suit l'itinéraire parfaitement défini, car aisément cartographiable, à partir des stations énumérées. Comme le veut la tradition, le départ de la ville natale se fait à partir du mausolée du célèbre soufi andalou, Sidi Boumediene (520/1126 – 594/1197), sanctuaire édifié à proximité de la somptueuse mosquée éponyme (1333) et mitoyenne d'un autre édifice, la médersa où enseigna l'historien Ibn Khaldoun.

De sa ville natale jusqu'aux confins algéro-tunisiens, plusieurs stations sont énumérées, d'autant que l'itinéraire suivi est parfaitement identifié, en empruntant la vallée du Chélif, puis Alger, cité incontournable, en raison du prestige de son saint patron, Sidi Abderrahmane Al-Thaâlibî (786- 873 / 1384 -1468-9) : « *Dans la nuit du jeudi au vendredi, va chez le maître (Sidi Aderrahmane)* ;

« *Je t'envoie et si tu m'écoutes, fixe dans ta mémoire la pièce des édifices (de la ville)*

« *Et tu reconnaîtras la maison et tu y retourneras.* »

Quant aux haltes suivantes, elles sont négligées, car probablement seule Tunis a retenu son attention. Il a pu citer ainsi, outre la marabout et patron de tous les marins tunisiens, le savant juriste Ibn Arafâ, illustre représentant de l'école malikite hafside (716-803/1366-1401), les maghrébins lui sachant gré pour son traité « *des définitions* » (Al-houdoud), compte tenu de la rigueur et de la précision de ce manuel.

Par la suite, il n'est plus question que d'une localité verdoyante proche de Tripoli, mais en rappelant le patron de cette dernière, Cheikh Zerrouk, célèbre théologien et mystique enterré à Mesrata, localité portuaire située à l'Est de Tripoli. A partir de Barqa, sise au Djbel Lakhdar, soit le dernier îlot de verdure à l'approche de l'une des étapes les plus redoutées par toutes les caravanes, il évoque de nombreux périls, du reste tout comme son compatriote Al-Warhilâni : une étape que « *personne ne peut franchir* ».

Quant à la métropole égyptienne, Le Caire, elle mérite bien une halte pour y passer une nuit au cœur du centre historique, près de la

mosquée d'Al-Hossain, face à l'Université d'Al- Azhar. De plus, c'est de là que s'ébranle le *mehmel*, soit la cérémonie consacrant la remise à la caravane du pèlerinage à la Mecque des tentures devant couvrir le temple sacré, la Kaâba. Le convoi est solennel et animé par une foule nombreuse d'accompagnateurs.

Désormais, la route vers la destination tant rêvée est toute désignée : Dâr al-Hamra (sur la route Le Caire - Suez), Ajdroud (proche de Suez), Akaba , les grottes de Choaïb (le long du littoral de la Mer Rouge, à 14 heures d'Akaba) – Rabigh , soit une station sur la route Médine - La Mecque. C'est à partir de cette station que commencent les prescriptions proprement dites du hadj, soit le port obligatoire de l'habit rituel que doit porter tout pèlerin. Suit une description des différents actes à accomplir dans les lieux saints : La Mecque, Médine, Mina et le Mont Arafa, le tout couronné par des implorations sous forme d'une métaphore : « *Ton sceau (du Très Haut), je désire l'emporter pour qu'Ibn Msaïb soit béni ; il le prendra, le conservera pour la nuit de la tombe et ses horreurs* ».

Ainsi en répondant dès le départ à un objectif bien déterminé, l'itinéraire d'Ibn Msaïb ne s'apparente pas moins au genre habituel de *rihla*, mais à une *rihla* relatée brièvement et axée essentiellement sur la dévotion et la piété, en laissant le lecteur moyen quelque peu sur sa faim. Cela ne saurait surprendre outre mesure. En effet, s'agissant de l'un des plus célèbres chanteurs d'une ville si attachée au patrimoine musical, recueilli jalousement de la proche Andalousie, particulièrement dans les conditions les plus dramatiques consécutives aux édits d'expulsions des derniers Morisques (1609-1614), l'auteur a cru devoir faire œuvre utile en se rapprochant du Très Haut et transmettre à la postérité le message couronnant une vie faite de hauts et de bas.

« *Il a sans doute appartenu à ces cercles du dikr dans la grande tradition de la tariqa qâdiriya qui a particulièrement marqué du sceau de ses enseignements le soufisme en Algérie et au Maghreb. Chez Ibn Msaïb, il y a une capacité particulière à manier le panégyrique* », souligne El-Hassar (2003 : 87).

Sans conteste, c'est un mérite à plus d'un titre, en parvenant ainsi non seulement à perpétuer le genre, mais aussi à lui donner une tout autre formulation conforme aux traditions de l'ancienne capitale du Maghreb central : une reformulation qui diffère de celle d'Al- Warthilân, un enrichissement !

La rihla d'Al-Warthilâni.

Assurément, la *rihla* d'Al-Warthilâni demeure la meilleure illustration du genre aussi bien pour le large public algérien que pour tout autre lecteur féru d'exotisme, voire d'anthropologie socio-culturaliste, en particulier et d'histoire en général, en raison d'une période demeurée peu élucidée. C'est avant tout en fonction de son contexte historique qu'il convient d'apprécier à sa juste valeur cette œuvre, abstraction faite de certains passages empruntés à d'autres auteurs. Aussi convient-il d'insister avant tout sur les mérites de l'auteur, en sa qualité d'observateur et de témoin de faits rapportés avec soin. En conséquence, ne seront pas soulevés ici ni les aspects d'ordre méthodologique, ni les critiques d'ordre littéraire, du reste bien cernés par Hadj-Sadok (1951).

Al-Warthilâni : l'authentique représentant de la noblesse religieuse.

Qu'il s'agisse de ses attaches généalogiques ou de sa culture, de sa piété ou de son rang social, Al-Hossain Ibn Mohammed Sayyied Al-Charif Al-Warthilâni (1125- 1193 / 1710 – 1779) s'identifie bien à ces dignitaires jouissant d'un grand prestige et de respect, voire de vénération, au sein des masses populaires de l'Algérie des dernières décennies précédant la conquête coloniale française.

S'il est né à Guenzet dans les Monts du Guergour (Sétif) et prétend s'apparenter aux chorfas (noblesse religieuse), sans toutefois mentionner de généalogie, son patronyme dérive directement des Beni Warthilân, éponyme de ces populations amazighophones encore peu arabisées et fixées dans l'arrière - pays très accidenté de Bejaia, à l'Ouest du Djebel Babor, soit les terroirs traversés par le cours moyen de l'Oued Bou-Sallâm, affluent de la Soummâm. En revanche, son arrière - grand père s'était fixé à Mila (au Nord de Constantine), alors que par des alliances matrimoniales des liens solides le rattachent aussi bien à Zemmora, située plus au Sud des Beni Warthilân qu'à Bejaia, capitale des Hammadites (405- 547/ 1015-1152), après la Qualaa éponyme. De plus, des liens le rattachent également aux Ouled Mokrân, soit les dignitaires qui ont toujours présidé aux destinées de la Médjana, à partir de la Qualaa des Beni Abbés (Bordj Bou-Arredj), en conséquence, un ancrage profond par rapport à ces villes anciennes de l'Algérie orientale.

Quoiqu'il en soit, les Beni Warthilân appartiennent à ces confédérations de tribus constituant les Koutama et qui ont été à

l'origine de la grande épopée des Fatimides (Ch .A .Julien, 1961, II : 52- 64 ; F.Dechraoui, 1981 : 62), et en définitive, les grands bâtisseurs du Caire à partir de 358 / 969, en développant et transformant sans cesse Fustat, la ville édifiée sur la rive orientale du Nil par les musulmans, près de la cité gréco-copte de Babylone.

Dans de telles conditions, né sous une belle étoile et très attentif à ses attaches maraboutiques, notre auteur s'est efforcé d'incarner le modèle ancestral, voire de le survaloriser en s'identifiant à l'élite de lettrés. Une élite qui, en dépit de longs siècles de stagnation et de léthargie, aggravés de surcroît par *la Reconquista* et l'enclavement géographique, a pu perpétuer tant bien que mal les traditions arabo-islamiques, mais à travers des méthodes surannées. Du reste, ses oeuvres en dehors de la *rihla* se réduisent à des gloses de théologie et de droit¹, imitant ainsi ses prédécesseurs, ceux de la période de décadence, contrairement à l'époque lustrée, celle des Fatimides dont « *les belles-lettres n'avaient cessé de fleurir en Berbérie orientale* » (H.R. Idris (1962 : 775).

En définitive, tout en demeurant attaché à des traditions anciennes, il a pu à la tête de sa zâouïa, poursuivre une longue et riche carrière, en formant de nombreux cadres dans la justice et le culte. Bien plus, il a éprouvé l'impérieux besoin de renouer avec les belles -lettres d'antan, en rédigeant une volumineuse *rihla*, intitulée : *Nouzhat al-Andhâr fî-fad'l'ilm al- tarikh wa- l- akhbâr* (*Le divertissement des regards sur les mérites de la science historique et annalistique*), éditée par les soins du professeur Mohammed Bencheneb (1908).

¹ Suivant son biographe Hadj-Sadok (1951 : 325), on y distingue : - Un commentaire de la *Qudsiyya* de Sidi Abderrahman Al-Akhdari, un commentaire de la *Wustâ* de l'imâm Al-Sanûsî, un commentaire de l'introduction du commentaire de la *Çughrâ* de l'imâm Al- Sanûsî, une glose marginale, *hâchiya*, sur la glose d'Al- Saktânî Al-Marrâchî sur le commentaire d'Al-Sanûsî, un commentaire de *Muhaççil al Maqâçid* de l'imâm Abou-l-Abbâs Ahmad b.Zakrî Al-Tilimsânî, laissée inachevée, une glose marginale sur le petit commentaire d'Al-Khirschî, une addition intercalaire *tachtir* à la *Bourda* d'Al-Boûçîrî et sa *qaçîda* qui commence par : « *Mon Dieu, bénissez l'Elu de Moudhar* », une épître sur la parole d'un saint : « *Je me suis arrêté sur un bord auquel ne sont pas parvenus les prophètes.* » , une épître sur la parole d'un saint : « *J'ai tissé un burnous avec de l' eau et j'en ai recouvert ce qui est entre la terre et le ciel ...* » (Sidi Ahmed Ben Yûsuf de Miliana).

Aussi convient – il de demeurer très prudent envers tout jugement hâtivement formulé, à l'instar notamment de son critique, Hadj-Sadok (1951 : 322) : « *En dépit de son origine arabe, Al-Warthilâni est, en vérité, le type même du montagnard très attaché aux biens terrestres* ».

En effet, dans ce genre littéraire bien déterminé, il importe avant tout de se fixer sur des centres d'intérêt utiles, faisant ressortir notamment la qualité de l'observation, la vivacité de la narration et bien d'autres détails rendant le récit très évocateur, en tout état de cause, un récit attractif à plus d'un titre. C'est ainsi qu'au cours de différentes étapes parcourues, l'auteur s'est révélé un bon organisateur et un gestionnaire exemplaire, soucieux avant tout de l'intérêt de ses compagnons, alors que nombre d'étapes se sont révélées pleines de dangers et de périls.

- La *rihla* : une caravane de 10 000 hommes en mouvement quasiment interrompu durant deux années consécutives, abstraction faite de certains passages et autres données empruntés notamment à Al- Nacîrî, voire à certains historiens, mais correctement cités, la *rihla* ne constitue pas moins une source précieuse d'informations diverses, avec parfois de pertinentes observations, recueillies fidèlement au cours de maints parcours et haltes.

Dans un souci d'objectivité et afin d'en souligner l'apport à l'histoire d'une des périodes les moins élucidées jusqu'à l'heure actuelle, nous nous limiterons seulement aux points positifs ayant pour cadre les étapes parcourues dans l'Algérie orientale. Il en va de même des observations et données dignes d'intérêt, recueillies en dehors du territoire algérien.

Les étapes algériennes.

Assurément dans une Algérie précoloniale, au demeurant très peu étudiée, le récit apporte un éclairage fort utile, car l'auteur s'est conformé en faisant de son mieux. En somme, il accomplit une double mission, celle d'organisateur et de gestionnaire pour les futurs hadjs et celle d'observateur et de rédacteur de la *rihla* pour la postérité : une noble finalité !

C'est ainsi que dès les premiers préparatifs, il s'y applique méticuleusement. Il n'omet pas ainsi de signaler pour la postérité que le départ de la caravane à la Mecque est annoncé plusieurs mois à l'avance, alors que l'annonce en soi constitue un évènement mémorable, d'autant que dans le cas d'espèce, elle est faite sous l'ordre du *cheikh al-rakb*, Sidi

Mh'ammad Al-Maoûd. Des crieurs publics parcourent les villes et les villages, l'écho retentit jusqu'au fin fond des douars les plus éloignés. De plus, comme l'auteur a déjà accompli cette obligation religieuse, il hésite mais finit par recourir à la prière de l'*istikhâra*, laquelle s'est révélée positive.

En conséquence, il s'y conforme, suivant la tradition, en payant ses dettes et en se rendant au préalable à sa zâouïa pour prendre congé de l'auditoire. Sans conteste, des détails qui ne peuvent laisser indifférents les contemporains. Il en est de même d'autres données qui rendent compte de la représentativité des différentes régions et localités recouvrant la plus grande extension du territoire algérien.

En effet, Al-Warhilânî est accompagné par de nombreux candidats venus de différentes cités et localités notamment de la plaine de Ghrîs (Mascara), Mazoûna¹, Médéa, Blida Alger, Zwawa, Bejaia, Msila et bien d'autres localités de l'Algérie profonde. D'illustres accompagnateurs y prennent part notamment le cadi de cette dernière ville (Msila), Sidi Abdelmoumen Hadj Mohammed Ben Maammar, beau-père du Dey d'Alger, Kourd Abdi (1724-1732), Sidi Ahmed Al-Saddik, précepteur du fils du Dey ...et bien d'autres dignitaires originaires de nombreuses régions. De plus, ce sont pratiquement toutes les couches sociales qui sont représentées : grands chefs de tribus, lettrés, marabouts, *tolbas*, derviches, pauvres, gueux ..., mais tous animés d'une foi ardente et d'une conviction religieuse profonde.

Eclatante expression d'une Algérie unie et solidaire, celle des villes et des campagnes, d'Ouest en Est, du Nord au Sud, des plus proches - parents du Dey aux éléments les plus démunis, des notables aux humbles, venant du Tell et du Sahara, des plaines et des montagnes, poursuivant tous le même objectif, à l'occasion de l'accomplissement d'une obligation religieuse, au surplus s'appliquant à tous les croyants. C'est dire la valeur de ce témoignage, de surcroît émanant d'un marabout au - dessus de tout soupçon, soulignant ainsi la valeur du récit. Du reste, bien d'autres passages en confirment la portée historique générale, d'autant qu'avant le départ pour la Mecque, l'auteur a effectué un déplacement pour se rendre d'abord dans le Sud -

¹ Poursuivant nos recherches dans les terroirs de Mazoûna au milieu des années 1960, grande a été notre surprise en apprenant de la bouche même d'un vieux paysan nous relatant son pèlerinage, accompli à pied en compagnie d'une dizaine de fidèles.

Constantinois, puis dans la Petite et Grande Kabylie, soit trois régions très représentatives de l'Algérie orientale et centrale durant cette année précise de 1179 / 1766 à quelques décennies de l'agression coloniale.

Or, tout en demeurant très laconique au cours de ces déplacements, il ne relève pas moins d'utiles détails, des détails incontournables pour l'analyse socio-économique de ces contrées. S'agissant de Biskra et ses environs, il cite le fait de fixer l'attention sur l'élément vital, à l'origine de la création de la chaîne

« L'oasis de Biskra est immense. Elle est entretenue grâce à l'eau qui coule abondante jusque dans les rues de la ville, dans des canalisations permettant de la faire passer à toutes les maisons et d'arroser toutes sortes de cultures : céréales, arbres fruitiers, et surtout les oliviers. » (Lethielleux, 1995 : 86)

des oasis et par conséquent leur prospérité, les ressources en eau, confirme bien les témoignages des différents auteurs, géographes et historiens depuis la plus haute antiquité (encadré ci-dessus). De plus, le seul fait de s'attarder sur l'énumération des saints locaux avec des détails relatifs à la densité de vergers, agrément et enrichit aisément le récit, en rendant compte de la beauté et de l'attrait des sites parcourus... Tel est le cas, en particulier du tombeau de Sidi Ahmed Ben Meziane accolé à «son gros village avec vergers » sis à Warja .

Plus riche et significative est la description détaillée de Bejaia à laquelle est consacré un long développement, se rapportant aussi bien à ses structures urbaines qu'économiques, avec la citation des différents souks, mosquées et autres sites historiques (Féraud, 1869). Là aussi les différents patrons de la ville sont cités, y compris Sidi Boumédiène, en raison de l'attachement des habitants à ce soufi par suite de son long séjour dans l'ancienne capitale hammadite. Que cette religiosité soit bien située dans son véritable contexte socio- politique, cela ne saurait surprendre. C'est durant les longs siècles de repli et de léthargie que ce culte populaire voué aux saints a fini par s'imposer, au demeurant par suite du relâchement des liens avec les institutions centrales ; les saints, vivants ou morts, demeurent en quelque sorte la référence et le symbole de la justice. Quant au cas exceptionnel du saint Sidi Khaled enterré dans les Zibân, il s'identifie au Prophète préhistorique suivant l'imaginaire populaire : incontestablement des scories accumulées par de longs siècles de léthargie et de sclérose.

Quoiqu'il en soit, les descriptions ne peuvent surprendre l'observateur averti. Ce sont celles qui se rapportent, soit aux paysages agraires dominants

avec souvent des détails précis relatifs à la densité de l'arboriculture fruitière, soit à une polyculture vivrière. En effet, en dépit d'une narration peu précise, ces données sont corroborées par les premiers voyageurs et observateurs étrangers après 1830, lesquels on été généralement frappés par l'extension des vergers et l'expansion de la polyculture, telle l'oléiculture, voire la viticulture sur les coteaux de Médéa et collines de Mostaganem. C'est bien la conclusion de nos propres recherches poursuivies à travers nombre de terroirs de l'Algérie occidentale (Sari D.1971). En conséquence, on ne saurait insister sur la valeur du témoignage d'Al-Warhilâni, d'autant qu'il s'agit en premier lieu de contrées représentatives de la paysannerie algérienne, demeurée si attachée à ses terroirs.

« Il y a des oliviers, de la vigne, des figuiers en abondance, des terres céréalières. Zemmora a beaucoup d'eau. Ses terres sont fertiles et bonnes pour l'élevage ; son marché est très fréquenté et on y trouve de tout : beurre, viande, blé, tissus... Mais on ne voit pas beaucoup d'arbres fruitiers dans les environs de la ville, alors qu'à moins d'une demi-journée, à côté, chez les Banou Warhilân, on trouve en abondance des oliviers, de la vigne, des figuiers, ...sauf le dattier et le citronnier. A Ksar al-tair, il y a une jolie plaine fertile, toujours riche, toujours verte, même en été et en automne. Il y a un endroit appelé al-mardja (la prairie) où il suffit de creuser le sol à une coudée de profondeur pour avoir de l'eau potable.. C'est le pays par excellence des céréales et de l'élevage».

Or ces observations parfaitement localisées ne se limitent pas seulement à cette contrée. Il en est ainsi de Barika et Mdoukal, soit les zones de transition vers le Sahara, comme il le précise. Quant à Constantine, elle recèle nombre de détails à même de permettre une approche objective : *« Constantine possède de nombreux souks et boutiques où l'on trouve toutes les denrées à profusion : viande, beurre, blé, figues. C'est le rendez-vous des caravanes venant de toutes les directions. Le coût de la vie y est bas, par suite de la surproduction. Aussi le Bey peut-il envoyer à Alger des ressources fort importantes, représentant le produit de l'impôt».* (p.685).

Sur un autre plan, ces constatations tendent à fixer l'attention sur la situation générale relative aux rapports sociaux, d'une part, et les rapports habitants- administration à différents niveaux, d'autre part, des rapports tendus en général, notamment vis-à-vis des nomades en ce qui concerne les premiers et des critiques quant aux seconds, car montagnards, cultivateurs et citoyens demeurent foncièrement hostiles au pouvoir central et à ses différents agents. A plusieurs reprises, l'auteur dénonce les abus, sans ménagement, y

compris en Tunisie, pays qu'il n'a fait que traverser seulement sans pouvoir l'observer. Dans de telles conditions, il importe de tempérer les jugements en faisant montre de critiques mesurées, l'auteur étant généralement enclin à plus de sévérité, compte tenu de sa formation et de ses idées.

En définitive, tout en tenant compte des réserves formulées tout au début, le récit d'Al-Warhilâni constitue une base de données incontournables pour toute approche de la vie socio-économique, tant sur le plan citadin que rural, une approche fondée à la fois sur une occupation judicieuse de terroirs complémentaires et des échanges de la production à différents niveaux. De plus, à travers l'organisation de la caravane à destination du Hidjaz, il est aisé de cerner les liens étroits, solidement établis entre les habitants de l'Algérie, à un tournant crucial de l'histoire précoloniale, à quelques décennies de l'agression coloniale française.

Les étapes périlleuses de la *rihla*.

Loin du territoire algérien, le long et épique périple a nourri un récit souvent captivant, mais aussi haletant et trépidant, particulièrement en ce qui concerne la traversée des zones désertiques, de véritables *no man's land*, d'autant que l'auteur n'a décrit que ce qui a retenu son attention en général, même si le récit est forcément déséquilibré et ne peut répondre à certaines de nos préoccupations.

Qu'en on juge à partir de séquences très illustratives, en notant que l'itinéraire est exclusivement terrestre, la voie maritime étant exclue car peu sûre, du reste déjà empruntée par Al-Ayyâchî à trois reprises en 1059 / 1649, 1064 / 1653 et 1072 / 1662, et par Ibn Nâcir en 1121 / 1711-12.

En effet, pour ces deux auteurs comme par le passé lointain, il s'agit de la grande route en direction de l'Orient, celle partant du Sud-Marocain suivant en gros le tracé parallèle à la côte algérienne à travers l'axe Oued Mzi, Oued Djeddi (Laghout) pour déboucher à Biskra. Elle relie ainsi la grande voie Ouest-Est en longeant le pied des Aurès pour atteindre Tozeur, Gabès, puis le littoral tunisien et libyque, en suivant continuellement la direction de la *qibla*, soit celle de la Mecque par excellence. C'est en somme la grande route caravanière, celle non seulement de la circulation des biens de ce monde, mais aussi et davantage de la foi et de l'extase. Incontestablement, c'est aussi celle par laquelle s'est effectué le transfert de la civilisation arabo-musulmane à l'Occident, via la Sicile et surtout le détroit de Gibraltar et l'Andalousie.

En second lieu, il convient de souligner l'importance de la caravane en question. Cette caravane est composée d'environ 10 000 personnes, hommes, femmes et enfants, à titre individuel ou en familles, marchant à pied ou montés à dos de chameaux, chevaux et mulets. L'auteur a disposé de cinq mulets car, outre ces deux épouses, il y a aussi son fils et sa bru, parallèlement aux ustensiles de cuisines, tentes et provisions alimentaires. Préfigurant la Smala de l'Emir Abd-El-Kader, pareille agglomération ambulante se plie à des règles strictes d'organisation et de sécurité durant tout le périple. Le commandant en chef est le Cheikh ou Emîr, achetant sa charge au pouvoir central avec des prérogatives très étendues. Un guide ou *dalil* indique l'itinéraire et les points d'eau. Il est recruté pour une ou plusieurs étapes. Quant à la direction religieuse, elle est du ressort des imâms ou muftis.

Par ailleurs, la caravane doit être impérativement et en permanence défendue contre les pillards et coupeurs de routes, particulièrement le long des étapes désertiques, tel le désert libyque et arabe. C'est ainsi qu'elle est puissamment armée et toujours protégée, en avant comme en arrière. A cheval, à pied, les pèlerins font parler la poudre dans les règles de l'art, tient à préciser l'auteur de la *rihla*, d'autant que le périple a nécessité une année à l'aller et une autre au retour, la marche se faisant de préférence le jour. Si le guide perd le Nord, il faut tâtonner pendant longtemps pour retrouver enfin le chemin le plus sûr...

Pour ce qui est de l'intendance proprement dite, il fallait tout un savoir-faire, transmis de génération en génération. Outre les provisions et leur renouvellement continu en fonction des étapes, des marchés s'improvisent à chaque campement rendant ainsi de précieux services à la cité ambulante. Il arrive même parfois que les nomades suivent, avec leurs troupeaux, la caravane pendant un parcours donné, en fournissant la viande fraîche, voire de l'eau en divulguant certains puits. Toutefois, la traversée de certaines contrées dépourvues de ressources en eau peut être fatale. Tragique a été ainsi le sort connu par le fils de Mohammed Ben Goussam, le meilleur ami d'Al-Warhilânî. En se précipitant au premier point d'eau atteint pour s'y désaltérer imprudemment, il a été tué par des Mecquois...

Par ailleurs, durant tout le périple, point de contact avec l'extérieur ! C'est ainsi que pour l'auteur, le désert libyque est demeuré une inconnue et il a été obligé de se référer à de vieux renseignements, notamment en ce qui concerne l'histoire et la géographie de Tripoli, Djebel Nefoussa et le pays de Barqa. Il en est de même au retour du trajet de Gabès qui s'est effectué par la route du Nord, le long du littoral tunisien, l'auteur de la *rihla* a dû exploiter un petit traité d'histoire consacrée à la dynastie hafside

intitulée *Al-Adilla al-saniyya al- noûrâniyya fî mafâkhir al-clawla al-hafciyya*, rédigée par Ibn al-Chammâ (IX / XV^e siècle). Il le cite à propos du passé de la ville de Tunis (p. 669 à 671) et bien d'autres aspects de l'histoire antérieure, remontant aux Almoravides (p. 647 à 677), ce qui est en soit un effort louable à la fois de probité et d'effort de se documenter, en dépit des conditions de voyage, de surcroît, au terme d'un long périple. En fait, il a tenu à emporter avec lui quelques ouvrages de références en matière de droit musulman et d'histoire.

En définitive, même en parcourant rapidement le récit, on y relève nombre de détails, d'anecdotes, de descriptions soulignant ainsi l'intérêt de cette *rihla*. C'est là qu'excelle Al- Warthilânî en révélant son talent de journaliste avant la lettre. N'en est – il pas ainsi à propos du Djebel Lakhdar (Libye), cet îlot privilégié qui doit sa toponymie aux précipitations copieuses qu'il enregistre annuellement ? Or là, il a été agréablement surpris, en faisant allusion à la qualité de son élevage avec « *de très belles espèces de bœufs et de moutons* » (p.625).

En revanche, à l'Est de cette montagne généralement verdoyante en toute saison, c'est de nouveau le désert de la Cyrénaïque ; les habitants subissent le martyre : « *Nous (les) avons trouvés en proie à une famine indescriptible. La faim les avait anéantis* » (p.610). Et de s'interroger sur leur sort et sur l'attitude à adopter envers eux : « *Fallait- il leur donner à manger et les ressusciter ? Mais leur nombre, trop grand, nous dispensait de remplir l'obligation religieuse* ».

Et de se justifier prudemment, mais non sans regret :

« *En effet, ils étaient aussi nombreux que les sauterelles et, au surplus, ils vivaient dans une situation misérable depuis longtemps. Non seulement l'effort que nous pouvions faire pour eux était d'avance inopérant, mais constituait pour nous une imprudence.* »

En fait, cela l'a trop affecté et ce n'était nullement une exception comme le souligne le dicton cité à propos de Barqa, dernière étape avant d'atteindre le territoire égyptien :

« *Un incendie, un naufrage, plutôt que Barqa* »

Ailleurs, il faut faire face aux maladies et à l'infortune qui se soldent inexorablement par la disparition de compagnons et d'êtres chers. Il en est ainsi du dignitaire des Zwawa, Mohammed Ben Al-Qâdi qui a succombé à la suite de coliques atroces et qui a été enseveli au cours d'une halte forcée. Il en est de même de l'épouse de l'auteur, Aouïcha et sa sœur, toutes les deux décédées à Tunis. Tant d'autres sont partis joyeux et pleins d'espoir pour la Mecque, mais ne sont pas revenus !

Des morts, mais aussi des nouveaux-nés le long de l'itinéraire, en rompant ainsi avec la monotonie et les souffrances de la quotidienneté, des naissances introduisant de joyeux moments, en oubliant les souffrances endurées et encourageant ainsi les pèlerins à poursuivre le trajet et ne penser plus qu'à l'objectif à atteindre.

En conséquence, Al-Warhilânî s'est révélé, au cours du long périple à destination de la Mecque, un informateur attentif, sachant fixer l'attention de temps à autre, sur nombre de faits, informations et détails souvent inédits ou passablement évoqués antérieurement. En définitive, c'est une source de données diversifiées, recueillies attentivement le long de certaines étapes et haltes, d'autant qu'il a été question d'une caravane exceptionnelle, tant par le nombre des pèlerins que par la représentativité quant à leurs origines socio-économiques, au demeurant donnant une idée très expressive de l'Algérie à un moment crucial de son histoire, à quelques décennies de l'agression coloniale, prélude d'une colonisation de peuplement.

Conclusion

Ainsi succédant à l'époque - phare des *massâlik wal- māmâlik*, le genre *rihla*, tout en demeurant à mi- chemin de l'histoire et de la géographie, a bien enrichi la littérature arabo- musulmane. Bien plus, de par son essence même, il n'a pas moins innové par suite de la narration de nombre de faits rencontrés et observés durant le parcours vers le Hidjaz, par excellence de faits relevés et observés, souvent vécus dans des conditions des plus difficiles, de surcroît dans des contrées des plus inhospitalières, de *no man's land* à l'instar du désert libyque et arabe...des scènes tant palpitantes et frémissantes, qu'épiques et extraordinaires !

Incontestablement, les auteurs se sont révélés d'attentifs observateurs, préfigurant en quelque sorte journalistes et reporters d'hier et d'aujourd'hui. En conséquence, des témoignages fort utiles, voire des sources d'information de première main, s'agissant de faits inédits, tel est bien l'intérêt qu'offre en quelque sorte la *rihla* d'Al-Warhilânî, en se rapportant non seulement à un tournant crucial de l'histoire précoloniale de l'Algérie, mais aussi et davantage à cette époque précise de pèlerinage au Hidjaz, pleine de périls et de dangers jusqu'au sein des deux villes saintes, comme en fait foi l'incident tragique rapporté par l'auteur et relatif à l'un de ses compagnons à l'arrivée d'un point d'eau.

Indéniablement, il s'agit de récits à même d'intéresser les lecteurs, tous niveaux de culture confondus, décrivant et rapportant des faits relatifs à la traversée de maintes étapes mémorables, en vue d'atteindre les lieux saints de l'Islâm, - vœu le plus cher des croyants, quelles que soient leurs origines, mais tous égaux et unifiés par la ferveur et la foi dans des sites uniques, sans comparaison aucune .

Aussi le genre *rihla* a-t-il vécu et survécu. Bien plus, il a été exploité à bon escient, à la suite de la consécration mondiale de l'auteur de *Rihlât Ibn Fattouma*, Nadjib Mahfoudh (né en 1911), prix Nobel de littérature (1986), première distinction à travers l'ensemble du monde arabe, d'autant que la *Rihlât Ibn Fattouma* a été aussitôt traduite dans la langue de Shakespeare par D.Johnson – Davis en 1992 ; une nouvelle ère, un nouveau souffle pour le genre littéraire initié par Ibn Djoubair, puisse d'autres *rihlât* voir le jour et enrichir de plus en plus le patrimoine mondial.

Références bibliographiques.

- 1-Al-Abdari (1968), *Rihla almaghribiya*, édit. Ahmed ben Djaddou, Alger, et Rabat (1968).
- 2-Amari M. (1846), *Voyage en Sicile sous le règne de Guillaume Le Bon*, Paris, *Journal Asiatique*.
- 3-Beckingham C. F. (1993), *The Rihla : fact of fiction ?* in I R Netton (ed.) *Golden roads: migration, pilgrimage and travel in medieval and modern Islam*, R E Dunn, Richmond , 86- 94.
- 4-Blachère (1932), *Extrait des principaux géographes arabes du Moyen Age*, Paris, édit. Gueutner, 390 p.
- 5-Bencheneb M. (1900), *Itinéraire de Tlemcen à La Mecque par Ibn Msaïb*, *Revue Africaine*, Alger, 4, p 261-282.
- 6-Bencheneb M.(1908), *Larihla d'Al-Warthilâni*, Alger, Fontana,713p + 105 p de tables + 5 pages hors texte.
- 7-Dechraoui F. (1981), *Le califat fatimide au Maghreb, histoire politique et institutionnelle*, Tunis, STD, 578p.
- 8-El Hassar B.(2003), *Tlemcen, cité des grands maîtres de la musique arabo- andalouse*, Alger, édit. Dalimen, 163 p.
- 9-Féraud Ch. (1869), *Bougie*, in *Histoire des villes de la province de Constantine*, Alger.
- 10-Gateau A. (1949), *Quelques observations sur l'intérêt du voyage d'Ibn Djoubair*, *Hespéris*, Rabat, XXXVI, p 29 - 47.
- 11-Hadj-Sadok M. (1949), *Description du Maghreb et de l'Europe au III^e - IX^e siècle*, Alger, édit. Carbonnel, 136 p.

- 12-Hadj-Sadok M. (1951), *A travers la Berbérie Orientale du XVIII^e siècle avec le voyage d'Al- Warthilâni*, Alger, *Revue Africaine*, p. 315-398.
- 13-Hamidullah (1985), *Le Saint Coran*, Maryland, édit. Amana Corporation, 13^e éd. 846 p.
- 14-Hafnaoui Aboû-l-Qâcim (1907 / 1909), *Ta'rîf al-Khalef biridjali al-Salaf*, Alger. 1907-1909.
- 15-Idris H.R. (1962), *La Berbérie orientale sous les Zirides, X^e XII^e siècles*, Paris, Adrien- Maisonneuve, 2 t , 892 p.
- 16-Ibn Nâcir Ahmed (1926), *Rihla* , Fes, 2 V.1320 (en arabe).
- 17-Johnson- Davis D. (1992), *The journey of Ibn Fattum*, New York et Londres.
- 18-Julien Ch. A. (1961), *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, de la conquête arabe à 1830*, Paris, Payot, 367p.
- 19-Lacheraf M. (1998), *Des noms et des lieux, mémoire d' une Algérie oubliée*, Alger, édit. Casbah, 335p.
- 20-Lenker M.K. (1982), *The importance of the rihla dort the islamization of Spain*, the these ineditd, in Université of Pennsylvania.
- 21-Lethielleux J. (1995), *Le Sahara antique, la zone de Biskra à l' époque romaine*, Ghardaïa, Centre de documentation saharienne, multig, 82 p.
- 22-Mahfoudh N. (1983), *Rihlat Ibn Fattouma*, Le Caire (en arabe).
- 23-Miquel A. (1975), *La géographie du monde musulman jusqu'au XI^e siècle*, Paris, La Haye, édit. Mouton, 707 p.
- 24-Moussa Mahmoud F. (1993), *Basic structures and signs of alienation in the rihla of Ibn ubayr*, in I.R.Netton (éd.) *Golden roads , migration, pilfrimage and travel in medieval and modern Islam*, R E Durn, Richemond, 57 – 74.
- 25-Netton I.R.(1995), *Rihla*, Encyclopédie de l'Islâm, Leyde, Paris, t VIII, p 545 - 546.
- 26-Pellat Ch. (1975), *Ibn Djoubair , Encyclopédie de l'Islâm*, Leyde, t III, p 777-778.
- 27-Qassantini S. (1921), « *La rihla d'Al-Warthilâni*, » Tunis (lithographiée).
- 28-Sari D. (1971), *L'équilibre économique traditionnel des populations de l'Ouarsenis Central*, *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, Aix-En-Provence, sept, 9, 63-89.
- 30-Sourdel – Thomine (1975), *Ibn Battuta*, Encyclopédie de l'Islâm, Leyde, Paris, t III, p. 758-759.
- 31-Tidjani (1957), *La Rihla*, Tunis.